

LES RUSSES, ATTAQUANT, ONT FAIT 8.500 PRISONNIERS

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.422. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mardi

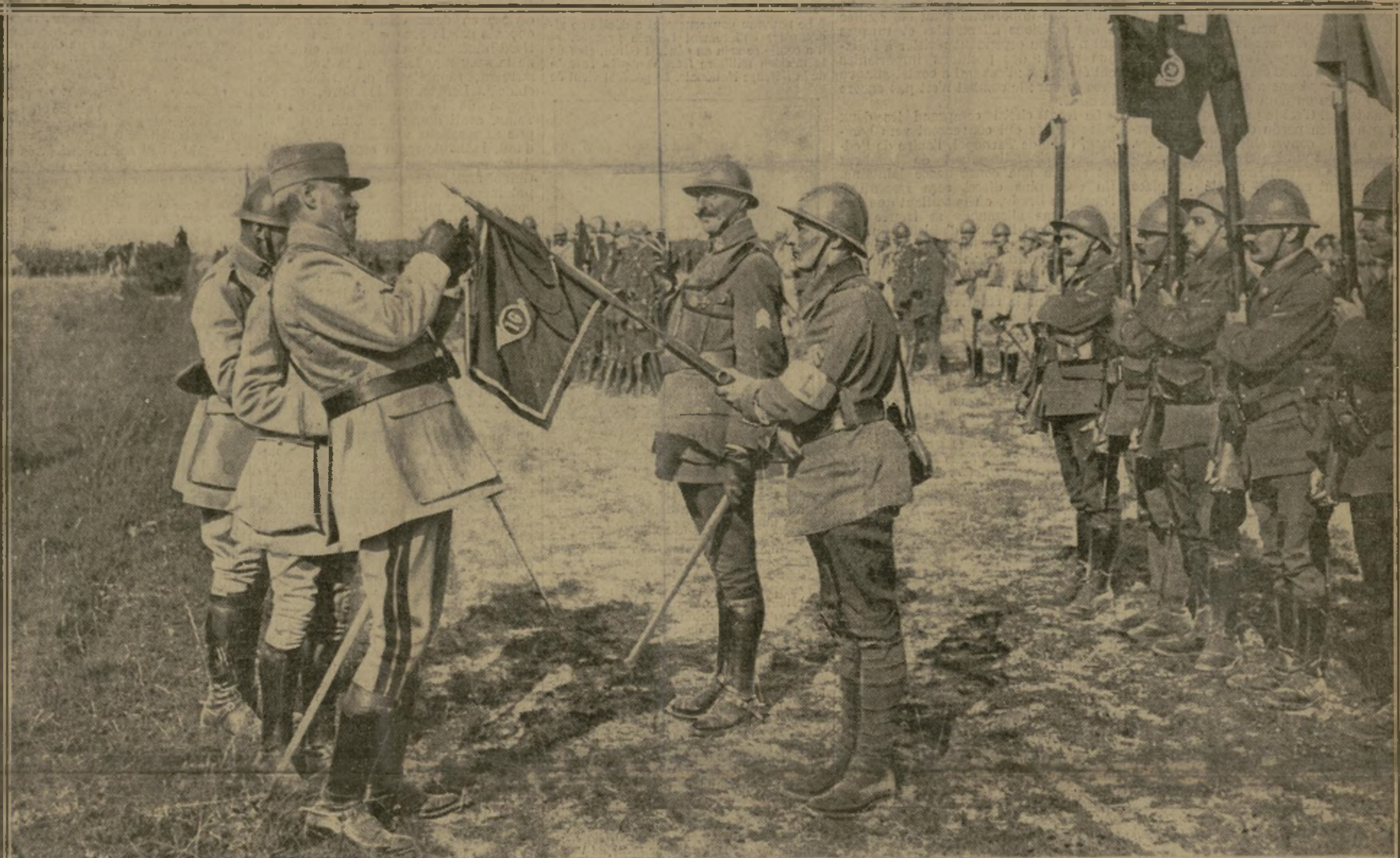
3

JUILLET
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B' des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

LE GÉNÉRAL

DÉCORE DES FANIONS DE CHASSEURS



AU COURS D'UNE REVUE DE LA 42^e DIVISION, LE GÉNÉRAL DÉCORE DE LA CROIX DE GUERRE LES FANIONS DU ET DU CHASSEURS

Nos régiments de chasseurs à pied comptent parmi les plus glorieux de tous ceux qui, depuis trois ans, accumulent les actes héroïques et les citations. Le général dont la fameuse division "La Gauloise" s'illustra inoubliablement aux forts de Vaux et de

Douaumont, vient de remettre à deux d'entre eux des distinctions méritées. Le voici accrochant la croix de guerre aux fanions des et régiments. Sur la seconde photo, il porte l'emblème à ses lèvres. A droite, sont alignés les fanions des autres régiments.

LES RUSSES ONT EMPORTE D'ASSAUT TROIS LIGNES DE TRANCHÉES ENNEMIES ET FAIT PLUS DE 8.500 PRISONNIERS

L'offensive des troupes russes signalée hier par les dépêches allemandes est confirmée aujourd'hui par le communiqué russe. Mais ce que les Allemands ne disaient pas, c'est le grand succès de cette offensive qui a emporté des positions importantes, dont un village puissamment fortifié, et ramené dès le premier jour 8.300 soldats et 164 officiers prisonniers.

C'est un début non moins heureux que celui de l'offensive du général Broussilov sur la Strypa, l'année dernière à pareille époque. C'est le meilleur démenti aux espérances allemandes d'une paix séparée ou d'un armistice plus ou moins tacite. C'est la preuve que l'armée russe n'a rien perdu des qualités guerrières qui, convenablement utilisées, l'ont toujours rendue si redoutable. Aujourd'hui le général Broussilov, nommé commandant en chef, a été remplacé



dans le commandement des armées du Sud-Ouest par le général Goutor. L'événement montre l'excellence de ce choix. Un bombardement précis et soutenu, qui même s'était étendu bien au delà du front choisi pour l'attaque, avait rendu l'action possible en détruisant les réseaux de fils de fer et le plus grand nombre des abris. L'assaut qui a suivi a été donné sur un front d'environ trente kilomètres, depuis la région de Brzejan, sur la Zlota-Lipa, jusqu'à celle de Denilovtze, sur la Giula-Lipa. Bien entendu les vagues d'assaut ne se sont pas étendues sans interruption sur toute cette longueur : elles se sont réparties entre les principaux centres de résistance.

A l'aile droite et au centre, nos alliés trouvaient devant eux les divisions autrichiennes de l'armée Böhmer. Le succès a été rapide et complet. Les trois lignes de la première position ont été

prises et le village de Konioukhi, au sud de Pomorjany, a été emporté et dépassé jusqu'au ruisseau du même nom, affluent de la Zlota-Lipa. C'est sur cette partie du front que les Russes ont fait le plus grand nombre de prisonniers.

A l'aile gauche, la lutte s'est prolongée au sud et au sud-ouest de Brzejan, jusqu'à la Naraiouka. La défense de cette place importante avait été confiée à des divisions allemandes et turques qui n'ont pu cependant résister à l'attaque russe : des positions importantes ont été prises ; l'ennemi a contre-attaqué avec fureur ; le combat n'est pas encore terminé.

Le front choisi comprend les deux voies ferrées qui convergent vers Lemberg, l'une de Tarnopol, l'autre de Podhailtze. L'investissement de Lemberg est encore une conséquence lointaine. Un effet plus direct sera ressenti à l'ouest de Brody, où le saillant que forme la ligne allemande se trouve fort menacé. Tout indique d'ailleurs que les opérations vont se développer encore. Nos alliés ont montré, l'an passé, quelle ténacité ils savaient joindre à leur hardiesse. C'est avec une joie profonde que nous saluons la résurrection de l'armée russe.

Jean VILLARS.

FRONT OCCIDENTAL. — Dans la région de Loutsk, direction de Kovel, nos éclaireurs, sous le commandement de quatre officiers, ont détruit les fils de fer de l'ennemi et fait irruption dans ses tranchées dont ils ont enlevé une partie des défenseurs et fait le reste prisonnier.

D'après les dépositions de ces prisonniers, nos sous-officiers Kriachkine et Roloavino ont communiqué aux Autrichiens notre projet d'incursion.

Après un bombardement de deux jours, nos troupes ont attaqué les positions austro-allemandes sur le front Konioukhi-Danilovtze et se sont emparées de cinq lignes de tranchées ainsi que du village fortifié de Konioukhi, puis se sont avancées jusqu'au ruisseau de Konioukhi.

Le combat engagé le 1^{er} juillet nous a permis de ramener jusqu'ici 164 officiers et 8.500 soldats prisonniers ; le dénombrement de ceux-ci se poursuit.

Au sud-ouest de Brzejan, après un bombardement d'artillerie, nos troupes ont attaqué les positions ennemies solidement fortifiées, et, après un combat acharné, se sont emparées d'une partie de ces positions.

Les Turcs et les Allemands contre-attaquent.

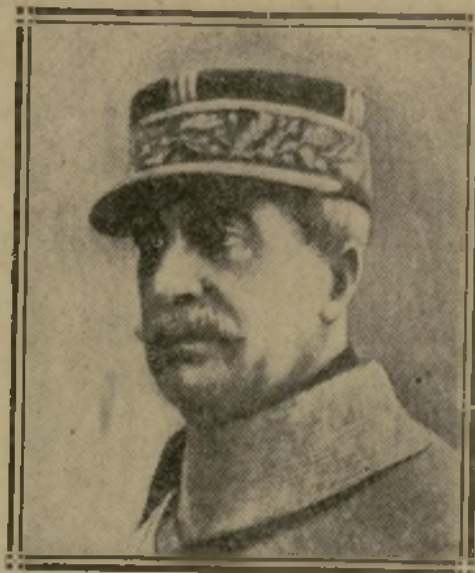
L'ARMÉE HELLENIQUE VA SE REFORMER

C'est au général français Genin qu'a été confié le soin de cette réorganisation.

ATHÈNES, 2 juillet. — Le calme relatif ici et tout danger de complications disparaît. Le gouvernement flaire la semaine prochaine la date exacte de la convocation de la Chambre de 1915. Il est probable que la date choisie sera le 31 juillet (nouveau style).

Hier matin les troupes grecques ont été réunies pour prêter serment à l'occasion de l'avènement du nouveau roi. La cérémonie s'est déroulée dans l'ordre le plus parfait.

Le nouveau gouvernement a décidé de réorganiser entièrement l'armée grecque, et il a confié ce soin au général Genin, chef de la mission militaire française près l'armée de la Défense Nationale. Le général vient de



GÉNÉRAL GENIN

qui était chef de la mission française auprès du gouvernement de Salonique

quitter Salonique avec les autres membres de la mission française. Son arrivée à Athènes est imminente, elle coïncidera avec celle du colonel Negropontis, chef d'état-major général de l'armée de la Défense Nationale, qui est accompagné de son état-major et qui résidera désormais à Athènes.

Les garnisons du Péloponnèse reconnaissent toutes, les unes après les autres, le nouveau régime. Selon l'Eleutherios Typos, quelques officiers de l'ancien état-major, réfugiés à Nauplie, avaient projeté de s'emparer d'officiers entendants, parmi lesquels le général Moschopoulos, mais ce plan échoua, et depuis ils se sont soumis. Seul, le général Papoulas, commandant le 5^e corps, qui n'a pas voulu se rallier, a dû demander sa mise en disponibilité.

Il a, à cette occasion, adressé un ordre du jour à ses troupes, les invitant à rester unies fraternellement dans l'attente du jour et de la patrie et à continuer dans la voie de la discipline et de l'ordre.

Les paquets de mer, les tempêtes de vent et de neige les trident, les frappent, les blessent, ils ne quittent pas leur poste, et l'on a vu un jour des hommes couverts de glace comme des statues après une nuit d'hiver, parce que, semblables à elles, ils n'avaient pas bougé. Tant qu'il y a du charbon dans la soute le croiseur fait sa chasse, chasse épuisante, tragique aux minutes de danger : classe d'hommes, terriblement mutilée aux heures calmes, et chacune de ces terribles randonnées dure au moins quarante jours. Personne ne se plaint ; tous les marins, anciens pêcheurs, ont depuis trois ans abandonné leurs filets, la maison basse et fleurie près de la mer, la femme, les mûches ; leurs bouches se taisent. Sans simples, cœurs héroïques, ils se sont donnés tout entier à leur grand devoir, et ils iront jusqu'au bout.

Quand on connaît, dans ses détails, le martyrologe de notre marine, on demeure stupéfait devant l'endurance de nos hommes. Un seul exemple entre mille autres. Trois marins et un officier virent dix jours dans un canot, mourant de faim et de soif, manœuvrant sans répit par une mer démontée. Quand on les ramollit, ils avaient leurs pieds, leurs mains, leur dos en sang. On sut plus tard qu'après une pluie bienfaisante ils s'étaient léchés les cheveux les uns les autres pour se rafraîchir. En débarquant, le plus âgé montra simplement un de ses compagnons étendu au fond du canot, avec une épaule fracturée par un célat d'obus.

— Mon commandant, s'excusa-t-il, nous n'avons pu rien faire : le sang lui coulait par la manche et par le pantalon.

Les officiers valent leurs hommes. La plupart appartiennent au cadre auxiliaire : capitaines au long cours, vieux loup de mer aguerris, ils savent agir et parler ; ce sont eux qu'on détache sur les voiliers indésirables pour les diriger vers des ports anglais.

Avec nos frères les Anglais

Les rares moments de repos relatif que connaissent officiers et marins sont consacrés à l'approvisionnement de charbon dans les ports britanniques, mais ce travail a la douceur d'une récompense, tant les pontonniers s'ingénient à manifester leur dévouement à nos braves troupes. La camaraderie anglaise entre équipages est remarquable plus que de familiarité : c'est une véritable fraternité. La croisière du Nord atlantique, à laquelle nous coopérons, est menée sous le haut commandement d'un amiral anglais, jeune, plein d'allant, toujours à la mer comme le plus humble de ses matelots, et qui manifeste, en toute occasion, sa tendresse pour notre pays et en confie une partie de sa mission à nos officiers. La moindre remise de croix est pour le commandant en chef une occasion de célébrer la patrie alliée qui, prochainement, sauvera l'humanité. Ajoutons simplement que la France a pu remplir cette mission providentielle grâce au courage de ses soldats et de ses marins qui, tous, au même titre, ont mérité l'admiration du monde.

XXX.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19
Rue de Rivoli, 52
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

LA CHINE REDEVIENT UNE MONARCHIE

Le maréchal Tehang Hsiun remet sur le trône le représentant de la dynastie mandchoue.

Par un contre-coup imprévu, la guerre vient d'avoir pour effet de restaurer en Chine la dynastie mandchoue, qui était déchue depuis la révolution de 1912. Cet événement s'est produit dans des conditions complexes qui peuvent se résumer ainsi.

Depuis longtemps la Chine, qui est fort loin d'être un pays homogène, était divisée en deux éléments principaux, opposés par la race et par les idées, le Nord impérialiste et militaire, où domine le sang mandchou, et le Sud, commerçant, républicain et véritablement chinois. Longtemps le Nord, par le moyen de la dynastie étrangère des Tsing, avait dominé le Sud, qui avait pris sa revanche voilà six ans. Aujourd'hui, la haute main repasse au Nord.

Depuis quelques mois, il y avait en Chine une profonde agitation, et les provinces septentrionales, avec leurs gouvernements militaires, exerçaient, par la menace, une forte pression sur le gouvernement républicain. Le président du conseil, Li Yuan Yung, et le Parlement ne voulaient pas entendre parler de la guerre avec l'Allemagne. Le maréchal Tehang Hsiun en était-il partisan ? En tout cas il était hostile au régime républicain et parlementaire. Commandant la plus forte des armées chinoises, disposant d'une grande influence parmi les généraux du Nord, il était resté fidèle à la dynastie des Tsing et il ne l'avait jamais caché.

Tchang Hsiun semble avoir procédé avec esprit de suite et conduit à bonne fin un dessein prémédité. Le Monk chinois a commencé par exiger la dissolution du Parlement républicain. Puis, après quelques semaines où toutes les tentatives faites pour constituer un nouveau gouvernement se sont montrées inutiles, il a purement et simplement proclamé la restauration des Tsing.

Cette restauration est-elle bien solide ? On peut se demander si la Chine acceptera le retour de la dynastie mandchoue renversée par une révolution nationale, et si la monarchie relevée sera assez forte pour résister à la guerre civile qu'il y a lieu de prévoir. L'empereur qui vient d'être remis sur le trône n'est autre, en effet, que le jeune Pou Yi, qui n'est âgé que de onze ans. Sous le nom de cet enfant, le maréchal Tehang Hsiun règnera sans doute, mais non sans difficultés.

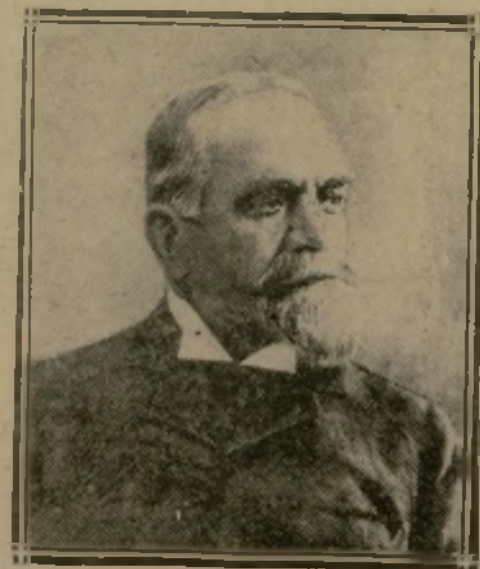
Il ne faut pas oublier que, par surcroît, la Chine a toujours été un champ clos de compétitions internationales. Depuis la guerre, les influences étrangères, qui se disputent chez elle la direction, travaillent et rivalisent plus ardemment que jamais. La contre-révolution chinoise est une répercussion de la guerre universelle, et c'est par rapport à la guerre universelle qu'il faudra en observer les suites. — J. B.

Les combats sur notre front

Sur notre front, l'ennemi ne paraît pas encore avoir renoncé à ses intentions de contre-attaque au nord de l'Aisne : le bombardement reste très intense autour de Cerny. Mais, une vigoureuse action de nos troupes a repris les tranchées que nous avions perdues la veille à l'est du saillant de la Bovelte, près de la route d'Ailly à Paissy. Nous avons même rejeté l'ennemi au delà de cette ligne. Son effort, qui avait été très meurtrier, se trouve donc une fois de plus réduit à néant.

Sur la rive gauche de la Meuse, les combats se sont apaisés : nous gardons solidement nos positions de la cote 304, en avant de la trouée d'Esnes. Par contre, l'ennemi a montré une certaine activité en Woëvre où une forte reconnaissance a tenté vainement d'aborder nos lignes vers Flirey. Cette région, qui comprend l'enclave de Saint-Mihiel, est certainement un des points vulnérables de notre front. C'est précisément pour ce motif que nous n'avons à y redouter nulle surprise. — J. V.

M. Titu Majoresco vient de mourir



M. MAJORESCO

ancien président du Conseil de Roumanie, qui vint de mourir à Bucarest à l'âge de soixante-dix-sept ans après une courte maladie

UNE INSTALLATION... A L'AMÉRICAINE

Quelques exemples de l'esprit de décision pratique de nos nouveaux alliés.

Le Paris de guerre offre au flâneur et à l'observateur des spectacles gratuits toujours nouveaux et souvent instructifs.

C'est ainsi que les paisibles rentiers de la place des Invalides passent, depuis quelques jours, des heures délicieuses sur les bancs ombragés qui font face aux maisons de la rue de Constantin, où est venu s'installer le quartier général de l'armée américaine. Ils regardent avec intérêt les kakis à grands capoteaux, coiffes et fleigmatiques, fumer leurs gros cigares de Virginie en trébuchant sous leurs manteaux de cow-boys des revolvers et des éperons impressionnants.

Le mot de la situation m'a été fourni par un de nos automobilistes qui me dit, en me désignant d'un air admiratif la maison au-dessus de laquelle flotte le drapeau étoilé :

— Ah ! on en met là-dedans... on en met !

Et, intéressé, j'ai voulu aller me rendre compte de la façon dont « on met » les Américains. Je n'ai eu pour faire cette enquête qu'à entrer dans cette maison où toutes les portes sont ouvertes. Là, personne ne se fait annoncer ; les attentes dans les antichambres sont inconnues. On pénètre, on va droit à la personne à qui on a affaire, même si c'est le général Pershing, on lui parle brièvement : *shake hand*, et on s'en va. Vient-on quelques détails sur la formation presque instantanée de cette ruée en plein travail ? En voici :

Le lundi matin, six fourgons apportèrent dans la première maison, louée la veille, des tables pliantes, des chaises et des machines à écrire. Dans l'escalier, on déchargeait une cinquantaine de caisses en fer numérotées contenant toutes les archives, du papier à lettre à en-tête, des plumes, des crayons, tout,



L'ENTRÉE DU QUARTIER GÉNÉRAL AMÉRICAIN enfin. Les machines à écrire étaient à clavier français. Coup de téléphone à une maison américaine installée à Paris :

— Allô ! Demain, il faut que les claviers soient changés.

— All right !

Le lendemain, c'était fait.

Mais le téléphone n'était pas encore dans la maison. On s'adresse à l'administration des postes : formules, inspecteurs, visites, etc.

— Il faut le téléphone mercredi et dans toutes les pièces.

— Mais, monsieur...

— Il faut.

Le mercredi, le téléphone fonctionnait. Seulement on se trouvait un peu à l'étroit ; alors, on a demandé la maison à côté et puis l'autre :

— C'est le propriétaire qui l'habite.

Apparition d'un carnet de chèques, et le propriétaire a soudain besoin d'aller faire une saison d'eau.

On traite de la même façon des immeubles sur le boulevard, à Grenelle, des châteaux à la campagne pour des hôpitaux.

Les procédés d'hommes d'affaires appliqués à la guerre se retrouvent partout.

Quand il s'agit de nourrir et de loger le premier contingent de soldats américains, on a vu arriver à la caserne de la Pépinière un officier, qui s'est présenté chez le commandant et lui a dit :

— Je désire loger ici mes hommes pour dix jours. Voici 4.800 francs, ce qui fait 1 dollar par homme et par jour : c'est-il suffisant ?

— Oui.

— Maintenant, je désire qu'ils aient des douches.

Et on a installé séance tenante un établissement hydrothérapique à la Pépinière.

— Parbleu, me dit mon automobiliste, avec de l'argent tout est facile, et c'est effrayant ce qu'ils sont payés là-dedans. Les chauffeurs ont tous le grade de sergent et touchent 18 francs par jour, tandis que nous, nous avons cinq sous.

Les soldats reçoivent une paye de 36 dollars, soit 178 francs par mois, et ils sont nourris et logés.

Quant aux officiers, leur traitement est proportionnel à la situation qu'ils occupent dans le civil.

L'effacement des Américains en face de nos lenteurs est, paraît-il, continu.

C'est comme ces autos admirables, me fait remarquer mon chauffeur français, porteur de nombreuses briques, en me montrant une machine marron clair à mise en marche automatique et à guidon mobile... C'est superbe, évidemment, mais faudra voir la mise au point.

Vous verrez au front, répond un des gaillards aux grands chapeaux qui a déjà assimilé les brèches de notre langue... Ce sera encore plus épatant ; oui, plus épatant. All right !

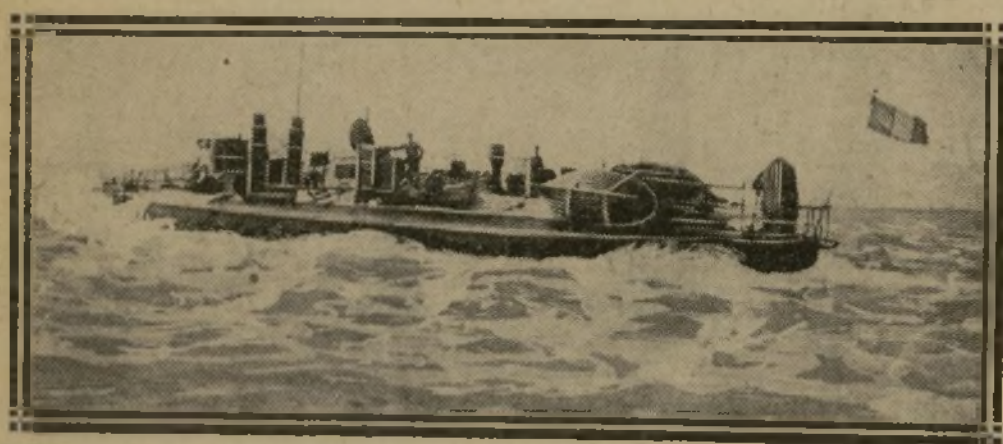
Et il esquissa un pas de rigueur, aussitôt arrêté pour saluer, selon les règles, un supérieur qui passait.

En résumé, un rapport d'une visite à cet état-major une impression l'organisation méthodique différente de celle à laquelle nous avions habitués les Anglais.

Nous nous trouvons ici en présence d'hommes d'affaires appliquant à la guerre leurs procédés d'hommes d'affaires.

On paie, on fait, et puis all right ! Et sur le front, sous les bombardements, et sera, paraît-il, la même chose que sur la place des Invalides. Ce jour-là, nous dirons deux fois bravo. — JULES CHANCEL.

Le travail inlassable, héroïque et silencieux de la marine française



TORPILLEUR EN PATROUILLE

C'est par un modeste communiqué de la rue Royale, laconique, volontairement bref, car il s'agit d'un de ces faits si fréquents dans notre flotte qu'ils y passent inaperçus, que le public a entrevu, entrevu seulement, comme un spectateur trop éloigné au théâtre, le rôle admirable et pathétique que joue depuis tant de mois la marine française dans la maintenance du blocus.

Rappelons le fait : le 10 mai, entre l'Islande et l'Ecosse, un voilier danois ayant montré des papiers suspects, un officier et quelques marins français furent détachés à son bord, à destination d'un port anglais. En route, le 22, le voilier est coulé à coups de canon par un sous-marin allemand, et le 29 seulement le canot des naufragés est recueilli : les trois Français avaient résisté, deux d'entre eux ont été tués.

Nous le répétons, il a fallu ce drame officiellement divulgué dont nous ignorons tout : les circonstances, les détails, pour que les Français puissent dire : nous possédons dans le Nord Atlantique une marine qui coopère elle aussi à la victoire, qui travaille à la libération du monde.

Elle est là-bas pour surveiller, pour accomplir une besogne de police ; son chef lui ont dit, comme un prier à ses agents le matin d'une manifestation : « Vous exigerez les coupe-fils. »

Elle est là-bas pour surveiller, pour accomplir une besogne de police ; son chef lui ont dit, comme un prier à ses agents le matin d'une manifestation : « Vous exigerez les coupe-fils. »

Les capots à vapeur, les seigneurs du commandement antérieur, sont presque toujours en règle — ils ont de bonnes relations — mais les voiliers, ces rouliers, ces vagabonds de l'Océan, comptent sur leur adresse et leur chance pour échapper au genéral. Mais, en mer comme sur terre, la police

doit toujours par avoir raison : les bâtiments suspects, sur lesquels on détache un officier et des marins français, sont dirigés sur les ports britanniques.

En mer : la tranchée de première ligne

L'opération paraît simple ; imaginez-l'on dans quelles conditions dramatiques elle se présente ?

La comme sur les champs de bataille de France, il n'est pas de ruse ni de piège que le Boche n'invente : le sous-marin en plongée traîne après lui un morceau de bois qui flotte à la surface pour faire croire à un périscope, un morceau de fabrication nautique, un amorcequin de fabrication nautique attendant du secours. Heureusement que nos marins ont fini par évaluer tous ces trucs ; ils ont même fait payer cher à leurs auteurs ces funèbres farces.

Mais la lutte avec un ennemi aussi perfide, aussi féroce, n'est rien à côté de cette lutte sans répit, sans arrêt, du marin avec la mer. La poursuite, la visite du cargo, du voilier neutres ont lieu par tous les temps, c'est-à-dire qu'au milieu d'un feu, une voile aperçue, un bâtiment signalé par T.S.F., il faut courir dessus, l'arrêter et monter à son bord, il est indispensable que la police soit faite, que tout inconnu montre ses papiers et donne son état civil. Du reste, à tous les instants, la navigation est dangereuse, difficile, car il s'agit de garder la route que l'on suit, de tromper par des zigzags incessants la vigilance du pirate sans dépasser toutefois le secteur de surveillance qui vous est dévolu.

Ames simples, cœurs héroïques

Ce n'est pas un paradoxe de dire que nos marins, guêles, marqués à tout instant par les obus allemands, montrent la même française courage que nos poilus dans leurs tranchées. Au lieu d'être appuyés sur des sacs de terre, ils se tiennent en position d'alerte, près de leurs canons chargés d'obus ; voilà toute la différence. Le froid, la pluie,

LE BATAILLON AMÉRICAIN ARRIVE CE MATIN A PARIS

Le programme de la journée
de demain.

C'est ce matin, à 7 h. 45, que les Américains arrivent en gare d'Austerlitz, pour se rendre à la caserne de Noilly, qui a été aménagée pour les recevoir.

En ce qui concerne la journée de demain, voici les prévisions nouvelles qui nous sont communiquées :

A 8 h. 12 du matin, la musique de la Garde républicaine exécutera un défilé en compagnie sous les drapeaux du général Pershing, 76, rue de Valenciennes.

A 9 heures, le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, conduira le général Pershing aux Invalides où, en présence du Président de la République, du bataillon américain et des détachements de troupes de la garnison de Paris, aura lieu une cérémonie comportant la remise du guidon de l'escadron de la Fayette.

On remettra ensuite au général Pershing le fanion offert par les descendants des compagnons de La Fayette et le drapeau offert aux troupes américaines par la ville du Puy.

A l'issue de la cérémonie les troupes se rendront au cimetière de Picpus, en suivant l'itinéraire que voici : Esplanade des Invalides, quai d'Orsay, pont et place de la Concorde, rue de Rivoli, avenue Victoria, place de l'Hôtel-de-Ville, rue Saint-Antoine, place de la Bastille, rue de Lyon, avenue Daumesnil et rue de Picpus.

A midi et demi, un banquet offert par la Chambre de commerce américaine aura lieu au quai d'Orsay.

Le maréchal Joffre et le général Pershing y assisteront.

Le soir, à 8 heures, au Cercle militaire, un dîner sera offert par le général Foch.

D'autre part, le bureau du Conseil municipal réuni hier, sous la présidence de M. Milhau, a décidé qu'il s'associerait à la commémoration de l'Indépendance américaine.

Il rendra tout d'abord visite, à 5 h. 30, à M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis.

Une palme sera déposée sur la statue de Washington. L'Hôtel de Ville sera pavé aux couleurs américaines. La municipalité se tiendra au pied du palais municipal pour saluer, à 10 heures, les troupes américaines qui défilent sur la place.

La spéculation et la taxe sur les pommes de terre

MM. Le Gall, cultivateur à Plougastel-Daoulas, Marx, président de la société Omer-Denis, et Gagniard, chef de poste de la maison Dégus, étaient poursuivis, hier, devant la 8^e chambre correctionnelle pour avoir vendu des pommes de terre au-dessus de la taxe fixée par décret.

La pomme de terre dite « saucisse rouge » devait être vendue à raison de 19 francs les 100 kilos. Or, M. Le Gall ne voulait point céder les quelques centaines de tonnes dont il était détenteur à un prix inférieur à 24 fr.

Mais, pour masquer cette dérogation aux règles fixées, il se mit d'accord avec MM. Marx et Gagniard pour que le prix porté sur les livres à souche fût bien celui de 19 francs, à la condition que les 5 francs supplémentaires fussent remis par l'acheteur de la main à la main, à charge pour M. Gagniard de lui les faire parvenir.

MM. Marx et Gagniard se sont bornés à déclarer qu'ils n'étaient pour rien dans la fixation du prix de vente, que celui-ci leur avait été imposé par le cultivateur breton.

Présentant la défense de Le Gall, M. Bernard souleva un incident en demandant lecture d'un télégramme officiel émanant de M. Le Roux, député du Morbihan, chargé de l'approvisionnement de pommes de terre au ministère de l'Agriculture. Alors que M. Le Gall était déjà inculpé, ce télégramme, répondant à une lettre du 29 mars 1917, était ainsi conçu :

« Réponse votre lettre. Elles toujours autorisés à acheter au-dessus de la taxe. Indiquez par de petites quantités et variétés dont disposez et désignez gare d'expédition en vrac et en sac. Vous passerez aussitôt commande et ferons mettre matériel à votre disposition. »

— Il s'agit là, sans doute, de tubercules destinés à l'ensemencement, fait observer le général Chamey.

Effectivement, précise le substitut Gassi, ces pommes de terre n'étaient pas destinées à la consommation, et il y avait intérêt national à se les procurer à tout prix.

— Cependant, riposta M. Le Gall, qu'il s'agisse de pommes de terre pour la nourriture ou l'ensemencement, les prix d'achat et de vente sont les mêmes.

Et le tribunal crut devoir renvoyer la suite des débats à huitaine.

Le conseil municipal de Verdun a siégé, hier, à Paris

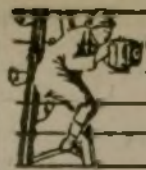
Le Conseil municipal de Verdun s'est réuni hier à Paris, sous la présidence de M. E. Beylier, premier adjoint, faisant fonctions de maire, dans une des salles de l'administration des cultes, 66, rue de Bellechasse, où l'on a transporté une partie des archives de la ville héroïque.

L'ordre du jour comportait la communication de nouveaux hommages à la ville de Verdun. Ils sont si nombreux qu'il ne faut pas songer à les énumérer. Le plus souvent littéraires ils montrent quelle source inépuisable de lyrisme nos écrivains et nos poètes ont trouvée dans l'épopée de Verdun, dont le nom et l'exemple sont devenus les symboles de la résistance.

De précieuses sympathies se sont également manifestées par des aides financières, qui permettront à la ville de renouer et de retrouver sa prospérité. Le conseil général des Bouches-du-Rhône a fait don à Verdun d'une somme de 250.000 francs qui seront affectés à la réédification d'un groupe scolaire.

Le conseil a ensuite étudié un avant-projet de reconstruction et d'agrandissement de Verdun, et rien ne saurait être plus reconfortant que le spectacle de ces édiles penchés sur le plan de la ville future.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.



L'OFFENSIVE RUSSE DU 1^{er} JUILLET

En prenant l'offensive, dit M. Kerensky, l'armée révolutionnaire a prouvé sa fidélité, sa résolution et son amour pour la liberté et la patrie.

Petrograd, 2 juillet. — Le ministre de la Guerre, M. Kerensky, a adressé au président du Conseil, prince Lvov, le télégramme suivant :

« Le 1^{er} juillet, l'armée révolutionnaire russe a pris, avec un grand enthousiasme, l'offensive et a prouvé à la Russie et à tout le monde sa fidélité, sa résolution et son amour pour la liberté et la patrie. »

Séjournant les petits groupes des âmes poltronnes, les abandonnant avec mépris à l'arrière de l'armée, les braves soldats russes consolident par leur offensive la nouvelle discipline basée sur le sentiment du devoir civique.

« Quoi qu'il arrive, ce jour met fin à toutes les attaques calomnieuses contre l'armée démocratique russe. »

« Je vous prie instamment de m'autoriser d'urgence à remettre, au nom du peuple libre, aux régiments qui ont participé au combat du 1^{er} juillet, les drapeaux rouges révolutionnaires et à donner à tous ces régiments le nom de « régiment du 1^{er} juillet. »

Le prince Lvov, a répondu à M. Kerensky en termes chaleureux, félicitant de la part de toute la Russie et du gouvernement provisoire l'armée révolutionnaire qui a pris l'offensive, ajoutant que l'armée peut être sûre que tout le pays s'unira avec elle en un seul effort pour soutenir son élan et l'aider à résoudre le grand problème de la révolution.

« Le prince termine en disant qu'il accorde, au nom du peuple libre, les drapeaux rouges et les noms demandés aux régiments qui ont pris part au combat du 1^{er} juillet. »

L'ordre du jour adressé aux armées avant l'offensive

Petrograd, 2 juillet. — Le ministre de la Guerre, M. Kerensky, avait adressé aux armées, avant qu'elles prennent l'offensive, l'ordre du jour suivant :

« La Russie, ayant brisé les chaînes de l'esclavage, a résolu fermement de défendre de tout prix ses droits, son honneur et sa liberté. »

Ayant confiance dans la fraternité des peuples, la démocratie a fait un appel chaleureux à tous les pays belligérants pour cesser la guerre et souscrire une paix honnête pouvant les satisfaire tous.

Cependant, en réponse à cet appel, l'ennemi nous a proposé la trahison. Les Austro-Allemands ont invité la Russie à une paix séparée, cherchant à tromper par la fraternisation notre vigilance, en faisant en même temps toutes leurs forces contre nos alliés, espérant les battre et nous ensuite.

Aujourd'hui, voyant que la Russie ne se laisse pas tromper, l'ennemi nous menace et fait venir ses forces sur notre front.

Soldats, la Patrie est en danger : une catastrophe menace la liberté et la révolution ; il est temps que l'armée remplisse son devoir.

« Votre généralissime, qui connaît tant de victoires, estime que chaque jour de retard ultérieur renforce l'ennemi et que, seul, un coup décisif peut détruire ses projets. »

C'est pourquoi, en pleine conscience de ma grande responsabilité devant la Patrie et au nom du peuple libre et du gouvernement provisoire, j'appelle les armées à prendre l'offensive.

« Que l'ennemi ne se hâte pas de triompher de la victoire ; que tous les peuples sachent que ce n'est pas par faiblesse que nous parlons de paix ; qu'ils sachent que la liberté a rendu plus grande notre puissance militaire. »

Officiers et soldats, sachez que toute la

Russie vous tient ainsi que vos capotés. Au nom de la liberté, au nom de l'avenir de la patrie, au nom d'une paix honnête et stable, je vous ordonne de marcher en avant. — (Havas.)

La prise de Konioukhi

Petrograd, 2 juillet. — On donne, de source autorisée, les détails suivants sur l'offensive russe :

Les éléments du 49^e corps d'armée et la sixième division de l'armée ont attaqué sous un violent feu et conquis la position ennemie. Ils ont enlevé deux lignes de tranchées au nord de Konioukhi et repoussé les contre-attaques ennemies.

Dans ce secteur, notre artillerie continue à démolir les tranchées de l'ennemi qui riposte énergiquement.

Dans ce secteur, le 6^e corps d'armée de nos troupes s'est emparé de toutes les tranchées de l'adversaire, sur les pentes du mont Srednaya Gora, à l'est de Konioukhi, et fortement organisées, et il a occupé le village de Konioukhi et la forêt à l'ouest de ce village jusqu'au torrent de Korf, ainsi que toutes les tranchées ennemies au sud de Konioukhi.

Le 1^{er} corps d'armée et les éléments de la 3^e division de Trans-Amour se sont emparés, sur la lisière à l'ouest du village de Schibolino, des trois lignes de tranchées ennemies, de la forêt de Lichon et ont débouché au nord de cette forêt, où ils se sont retranchés. L'ennemi bombarde violemment la forêt de Brzezany, que nous occupons.

Les éléments de la 7^e division d'infanterie se sont emparés de deux lignes de tranchées ennemies au nord-ouest de Konioukhi.

Les éléments du 7^e corps d'armée de Sibirie ont enlevé deux lignes de tranchées ennemies au sud-ouest de Bolotovo.

A l'est et au sud de Mischichon, les éléments du 3^e corps d'armée ont pris la première et, en partie, la deuxième et la troisième ligne des tranchées de l'adversaire. Nous avons fait des prisonniers. — (Havas.)

Les Allemands avouent

Le communiqué allemand du 2 juillet n'a plus le ton du communiqué de la veille. Il reconnaît, en fait, et malgré ses réticences, le succès de l'offensive russe.

FRONT LEOPOLD BAVIERE. — Les attaques exécutées par les Russes le 1^{er} juillet entre la Strupa supérieure et la rive orientale de la Narajowka, ont donné lieu à de durs combats. La pression des Russes s'est exercée contre les secteurs de Konioukhi et les lignes de hauteurs à l'est et au sud de Brzezany.

Une très violente préparation d'artillerie de deux jours avait fait de nos positions un champ d'entonnoirs, contre lesquels les régiments ennemis se sont lancés à l'assaut pendant toute la journée. Nous avons perdu le village de Konioukhi.

La poussée des masses russes a été enrayée sur une position d'arrêt préparée d'avance. Une nouvelle attaque contre cette position a échoué. La lutte a été acharnée de part et d'autre de Brzezany. Sur ce point, seize divisions russes se sont déployées en vagues d'assaut sans cesse renouvelées contre nos lignes qui, après une lutte à alternatives diverses, ont été maintenues ou reconquises par nos contre-attaques. Les pertes russes dépassent toutes les proportions connues jusqu'ici ; quelques unités sont complètement détruites.

Le long du Stokhod et sur le Dniester, l'activité de l'artillerie russe est restée vive. Au nord de la voie ferrée Kowel-Louisk, une attaque de l'adversaire sur le front d'une division austro-hongroise a été brisée.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Au sud de Saint-Quentin, nous avons repoussé un coup de main ennemi sur nos petits postes vers Cauchy.

DANS LE SECTEUR CERNY-AILLES, LES DEUX ARTILLERIES CONTINUENT A SE MONTRER PARTICULIÈREMENT ACTIVES. Hier, en fin de journée, NOS TROUPES ONT CONTRE-ATTACUÉ L'ENNEMI DE PART ET D'AUTRE DE LA ROUTE AILLES-PAISSY.

CETTE ACTION, VIVEMENT CONDUITE, NOUS A PERMIS DE REJETER LES ALLEMANDS AU DELA DE LA LIGNE DE TRANCHÉES QU'ILS AVAIENT OCCUPÉES Hier. LE TERRAIN RECONQUIS, RECOUVRE DE CADAVRES, TÉMOIGNE DE L'IMPORTANCE DES PERTES SUBIES PAR L'ENNEMI AU COURS DE SON OFFENSIVE.

Duel d'artillerie assez violent dans le secteur de la route de Laon à Reims.

En Woëvre, une forte reconnaissance allemande qui tentait d'aborder nos lignes vers Flirey a été dispersée par nos feux.

23 HEURES. — AU COURS DE LA JOURNÉE, L'ACTIVITÉ DES DEUX ARTILLERIES S'EST MAINTENUE TRÈS VIVE DANS LES SECTEURS A L'EST ET A L'EST DE CERNY, SANS ACTION D'INFANTERIE.

Canonnade intermittente au nord de Saint-Quentin et sur le plateau de Californie.

Journée calme partout ailleurs.

Front britannique

13 HEURES. — Un coup de main exécuté avec succès la nuit dernière nous a permis de faire 7 prisonniers et de tuer un certain nombre d'Allemands.

Un détachement ennemi qui avait réussi à atteindre nos tranchées à l'est de Loos a été aussitôt rejeté.

21 HEURES 15. — A la suite d'un violent combat qui s'est poursuivi la nuit dernière et aujourd'hui, à l'ouest de Lens, nos postes avancés ont été légèrement refoulés.

Aucun autre événement important à signaler, en dehors d'une grande activité des deux artilleries en de nombreux points du front.

Front belge

La nuit, un détachement ennemi qui avait tenté d'aborder nos tranchées au sud de Hetsas a été repoussé avec pertes. Au cours de la journée, la lutte d'artillerie a été particulièrement active dans les régions de Dixmude et de Steenstraete-Hetsas.

Front italien

Pendant la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet, l'ennemi a déployé une grande activité dans la région située entre le lac de Garde et la vallée de Ledre.

Après une violente préparation d'artillerie, un de ses détachements, fort d'environ deux compagnies, a attaqué la ligne

de nos petits postes établis entre San-Giovanni et Biacosa. Arrêté et contre-attaqué, ce détachement a été obligé de se retirer, après avoir subi des pertes sensibles.

Dans la même zone, d'autres contingents ennemis ont momentanément attaqué les postes avancés au nord de Molga-Giulietta et au nord-est de Mezzolago ; mais la vigilante activité de nos troupes les a arrêtés et repoussés avant qu'ils aient pu prendre contact avec nos lignes.

Hier, la lutte d'artillerie s'est maintenue vive dans la zone qui sépare le lac de Garde et l'Adige. Notre tir a atteint, à plusieurs reprises, les rassemblements de troupes ou des effectifs ennemis en mouvement. Sur plusieurs autres points du front, notre feu a été très efficace et particulièrement à la source du Seebach et près de Santa-Lucia-di-Tolmino.

Sur le Muzil, l'ennemi a fait éclater une grosse mine qui, sans porter préjudice à notre occupation, n'a causé que des dégâts assez légers.

ALBANIE. — Le 30 juin, un coup de main hardi d'une de nos bandes albanaises a anéanti un poste ennemi dans les alentours de Panaret (Haut-Osum), capturé quelques soldats des troupes régulières autrichiennes et provoqué une vive alarme dans les lignes ennemies.

Fronts russes

Le communiqué russe que voici est daté du 1^{er} juillet. Nous avons publié d'autre part celui portant la date du 2 juillet.

FRONT OCCIDENTAL. — DANS LES DIRECTIONS DE ZOLOTCHEWAK ET DE BRZEZANI, COMBAT D'ARTILLERIE TRÈS VIOLENT.

FRONT ROUMAIN. — NOTRE ARTILLERIE A MIS EN PIÈCES UN TRAIN EN MARCHÉ DANS LA DIRECTION DU MONT LAMUNTEL, DANS LES CARPATHES.

FRONT DU CAUCASE. — Dans la direction de Pendjevin, les Turcs ont dirigé une solide attaque contre nos positions près de Bistan.

Au nord-ouest de Semme, nos avant-gardes, poursuivant énergiquement les Turcs, ont atteint le lac Zeribar.

AVIATION. — Au nord de Postavy, un de nos aviateurs, le lieutenant Gorbouncy, a abattu un avion ennemi qui est tombé dans les lignes adverses et a été canonné par nos batteries.

Notre vaillant aviateur, le sous-lieutenant Orloff a péri dans un combat aérien livré par nos appareils à une escadrille allemande. Il avait été attaqué par deux appareils ennemis.

Près de Pnevny, le lieutenant Ivanoff a abattu un avion allemand.

Front de Macédoine

(2^{er} juillet). — Combats de patrouilles sur le front de la Strama.

L'artillerie ennemie a intensifié son action dans la région du lac de Doiran.

Journée calme sur le reste du front.

Une réclamation de l'Argentine à l'Allemagne

BUENOS-AIRES, 2 juillet. — Le gouvernement argentin a décidé de remettre au gouvernement allemand une réclamation énergique à la suite du torpillage des navires *Orinoco* et *Tofo*.

Conformément à une motion du Sénat, les bâtiments de la flotte américaine seront admis dans les ports argentins.

Avant de faire remettre au gouvernement allemand la réclamation de l'Argentine relative au torpillage de l'*Orinoco* et du *Tofo*, le président avait adressé au Congrès un message dans lequel il déclarait que, malgré la guerre européenne, la République argentine a maintenu des relations amicales avec tous les pays. Il ajoutait que le gouvernement est résolu à les maintenir en parfaite cordialité et se réjouissait d'avoir pu sauvegarder ses droits de nation neutre d'accord avec les principes consacrés.

Il rappelle à ce sujet les notes échangées avec l'Allemagne lors du torpillage du voilier *Montepolegno*.

Le président déclarait ensuite que les peuples de l'Amérique ne doivent pas rester isolés entre eux, en présence de la convulsion universelle ; ils doivent se réunir dans le but d'arriver à une opinion unanime.

Le président ajoutait que cette idée a reçu un accueil favorable, que quinze nations l'ont déjà acceptée et que le gouvernement se proposait de conclure d'autres traités d'arbitrage.

Il paraît vraisemblable que le Chili, troisième puissance de l'A. I. C. sud-américain, ne voudra sans doute pas s'écarter de la voie suivie par l'Argentine et le Brésil.

Or, les ports chiliens renferment un grand nombre de navires allemands que la déclaration de guerre a surpris en 1914 dans l'océan Pacifique. On évalue leur déplacement total à environ 600.000 tonnes.

Troubles graves en Allemagne

AMSTERDAM, 2 juillet. — Des troubles très graves, provoqués par la pénurie des vivres, ont eu lieu à Stettin.

Des magasins ont été mis au pillage. Les dégâts sont considérables.

BALE, 2 juillet. — A la suite de troubles qui ont éclaté à Dusseldorf au cours desquels la foule a pillé de nombreux magasins d'alimentation, un conseil de guerre extraordinaire a été constitué.

Il vient de prononcer seize condamnations variant de un an à six ans de travaux forcés.

Un grand nombre d'inculpés, hommes et femmes attendent encore le jugement.

UN NAVIRE GREC COULÉ

On nous communique la note suivante : Le contre-torpilleur *Dara*, navire grec avant un état-major et un équipage français, a coulé dans la Méditerranée, le 28 juin, à la suite d'une double explosion.

Il se trouvait à 100 mètres par le travers du bâtiment de commerce qu'il convoyait.

Il y a vingt-neuf disparus, parmi lesquels tous les officiers. Leurs familles ont été prévenues.

TRAGIQUE DUEL D'AVIATEURS

AMSTERDAM, 2 juillet. — La Gazette de Francfort annonce la mort de l'aviateur Riessinger qui, durant son dernier combat, avait réussi à incendier la machine de son adversaire anglais.

Celui-ci se voyant dans l'impossibilité d'échapper à la mort, éperonna l'appareil de l'aviateur allemand, entraînant Riessinger dans sa chute. — (Havas.)

Ce que l'on dit à l'étranger

LA SITUATION POLITIQUE
DE M. CLAM-MARTINIC

La Zeit (Vienne) : « Le débat a fini par obscurcir son caractère ; plus le comte Clam-Martini essaye de débrouiller la situation, plus elle s'embrouille ; il appartient à cette classe de aristocrates bien nés qui ont fait tant de mal à l'Autriche. »

Pour administrer ses domaines, on aristocrate choisit un régisseur expérimenté, tandis que lui-même se croit capable, sans apprentissage, de diriger l'Etat ; il est vrai que, dans le passé, il y a eu de son argent, tandis que, dans le présent, ce qui peut lui arriver de plus, après avoir causé le malheur de l'Etat, c'est de se retirer couvert d'honneurs et de dignités.

La direction de l'Etat ne doit être confiée ni à des aristocrates ni à des bureaucrates, mais bien à des parlementaires.

LES TROUPES AMÉRICAINES EN FRANCE

Le Journal of Commerce (New-York) :

Le débarquement des soldats américains en France pour prendre part à la guerre européenne est un événement d'un intérêt extraordinaire, non seulement parce qu'il est sans précédent et parce qu'il ne l'avait jamais accompli, même il y a deux ans, mais surtout en raison de sa signification historique relativement à l'avenir.

La rapidité et le bonheur avec lesquels ont été effectués les transports de ces troupes au-delà des mers sont tout spécialement encourageants.

L'arrivée de soldats américains en Europe est destinée à dissiper les illusions si soigneusement entretenues en Allemagne au sujet de ce que les Américains peuvent faire et feront dans cette guerre.

Les dirigeants allemands ne gagneront rien à affecter l'indifférence au sujet de ce fait.

LA CRISE DE L'ALIMENTATION EN ALLEMAGNE

Le Lokal Anzeiger :

Nous touchons aux semaines dans lesquelles l'alimentation sera dans le plus difficile, nous pouvons cependant espérer qu'avant peu les légumes et les pommes de terre nouvelles arriveront en plus grandes quantités.

L'alimentation, qui est actuellement insuffisante, s'améliorera sensiblement dans les semaines qui vont suivre ; il y aura malheureusement encore moins de pommes de terre que jusqu'à présent ; en revanche, nous pouvons dire qu'il y aura un arrivage régulier de viande et même que celle-ci sera de meilleure qualité que de l'autre ; il y aura également de la viande de porc en grande quantité.

On cherchera de remédier dans la mesure du possible au manque de certaines denrées en distribuant des pâtes alimentaires et du pain.

Les cuisines municipales distribueront dans le courant des prochaines semaines des rations, mais substantielles ; elles ne prendront d'ailleurs que deux coupons de la carte de pommes de terre.

L'ANGLETERRE MENACÉE DE NOUVEAUX RAIDS

AMSTERDAM, 2 juillet. — Un télégramme semi-officiel de Berlin déclare d'après la presse allemande :

« Le peuple allemand, sous la pression de la guerre de famine que lui fait l'Angleterre, est devenu une race implacable avec un poing de fer. »

« Demain, le marteau tombera sans pitié sur les places où l'Angleterre accumule des approvisionnements de guerre : Folkestone, Douvres, Sheerness et Londres. »

« Si l'Angleterre veut épargner ses civils, qu'elle les éloigne de ces places. »

Le Comité secret

La Chambre a poursuivi hier, en comité secret, de 2 h. à 7 h. du soir, la discussion des interpellations sur le fonctionnement du haut commandement, l'offensive du 16 avril et les sanctions prises à la suite de ces opérations.

Elle continuera cet après-midi.

Tombola du Syndicat de la Presse

Le gagnant du saphir mis en tombola par le Syndicat de la presse parisienne est l'heureux titulaire du numéro 0748. Nous croyons savoir que celui-ci serait M. Ernest May, le financier parisien connu.

Le tirage a eu lieu hier après-midi, à 2 heures, au Crédit Foncier, en présence de M. Arthur Meyer, directeur du Gaulois, trésorier du Syndicat de la Presse parisienne, de M. Lamy, secrétaire général, et de M. Morel, gouverneur du Crédit Foncier.

On sait que le joyau a été estimé deux cent mille francs.

Bourse de Paris du 2 juillet

LES COURS

— S. A. R. le Prince Olaf, fils unique de L. M. le roi Haakon VII de Norvège et



LE PRINCE OLAF
sur les genoux de son père
(Photographie prise en 1915)

de la reine Maud, née princesse royale de Grande-Bretagne et d'Irlande, est entré hier dans sa quinzième année.

— La reine Amélie de Portugal vient d'arriver au château de Randan (Puy-de-Dôme), auprès de Mme la comtesse de Paris, sa mère.

CORPS DIPLOMATIQUE

— La comtesse de Lionn Longare, femme de S. Exc. le ministre d'Italie en Espagne, est à Rome, où elle passera une partie de l'été.

INFORMATIONS

— En raison du mauvais temps, la représentation de *Pelléas et Mélisande* qui devait avoir lieu demain mercredi, 67, rue Raynouard, au bénéfice de l'œuvre Pour les hôpitaux militaires, est remise au mercredi 11 juillet, à 21 heures.

— Le marquis de Creux a accepté la succession de feu le duc de Norfolk comme chancelier de l'Université de Sheffield.

DEUILS

— Un service religieux a été célébré hier dans les capitales des nations alliées et des colonies britanniques à la mémoire des soldats canadiens tombés au champ d'honneur.

— Cette cérémonie, due à l'initiative du gouvernement canadien, pour commémorer le cinquantième anniversaire de la Confédération canadienne, a eu lieu pour Paris en l'église de la Madeleine, sous la présidence de S. Em. le cardinal Amette, archevêque de Paris, qui a rendu aux morts un hommage émouvant, après une patriotique allocution de l'abbé Thellier de Poncheville, aumônier militaire.

Dans la nombreuse assistance : S. Exc. lord Bertie of Thame, ambassadeur d'Angleterre ; M. Philippe Roy, ambassadeur général du Canada ; le commandant Nazareth, représentant le président de la République ; S. Exc. M. Jules Cambon, ambassadeur de France, représentant le ministre des Affaires étrangères ; les représentants du ministre de la Guerre, du sous-secrétaire d'Etat au Service sanitaire, du maréchal Joffre, du gouverneur militaire de Paris, etc. ; les représentants des corps diplomatiques et consulaires des nations alliées, MM. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, président du comité France-Amérique ; Appell, de l'Académie des Sciences, président du Secours national ; Gaston Deschamps.

Nous apprenons la mort :

— Du comte de Chappedelaine, officier de la Légion d'honneur, décédé à Angers ;
— De Mme Dugué de La Fauconnerie, décédée à soixante-seize ans, en son domicile de l'avenue de La Motte-Picquet ;

BIENFAISANCE

— M. Berryer, ministre de l'Intérieur de Belgique, vient de créer, au château de Chamy (Ain), gracieusement offert au gouvernement belge par son propriétaire, le vicomte de Bonneval, un sanatorium, à l'usage des réfugiés belges tuberculeux.

— Un grand assaut d'armes a eu lieu, ces jours derniers, à Rome, au profit d'œuvres de bienfaisance.

On a applaudi tour à tour : MM. Evangelista et Santoro (sabre), Ciocchia et Caruso (fleuret), Tatoli et Longo (sabre), le capitaine Lili et le lieutenant Zinsler, tous les deux amateurs (épée de combat), Pruecher et Fabrizio (sabre), Tilarini et Sassone (fleuret).

Parmi les dames patronnesses : marquise di Rudini, princesse Carla Ruffo di Calabria et donna Maria Mazzeoni, Mme dans l'assistance : prince et princesse Sciarra, comte et comtesse Taverna, princesses d'Antoni, marquise Capranica del Grillo, comte et comtesse Torzi, la Sissa Torlonia, Mme Microni, donna Valentina Greco di Valdina, marquis et marquise de Luca Restia, donna Franca Florio, marquise di Bagno, princesse Boncompagni, marquise Spindola, baronne Coletti, baronne Angiolini, Mme Kroupenkov, Mme Giampietro, marquis et marquise Calabrine, général Verellano, M. Fausto Salvatore, prince de Biancamano, comte Suarini, colonel Rodzinko, comte Paolo, comte Emilio Blumenstihl, prince Ghika, M. Schaner, prince Pignatelli, colonel Giampietro, M. Graviadi, le sénateur Antonucci, professeur Mongardini, comte Franchetti, etc., etc.

Peut-être les amis de Nourissier, Marquet, Dider, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Pasteur. Téléphone Central 52-15. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanche et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux concédés à nos abonnés.

AVIS à la Clientèle
LA SOCIÉTÉ

NESTLÉ
(Lait condensé et farine lactée)

en raison de l'affluence
des demandes, a le regret
de ne pouvoir exécuter
toutes les commandes.

EN retenant hier mes places de coin (il faut bien s'en aller un peu, comme tout le monde, et prendre ses vacances, même si l'on n'en a guère envie), je pensais au temps lointain où voyager en chemin de fer pouvait être une joie !

J'ai connu quelques-unes de ces joies. La plus complète me fut donnée par l'Orient-Express à l'époque où, de Budapest à Stamboul, le train cessait brusquement d'être « express » pour s'acheminer vers l'Orient à une allure de cheval au trot. C'était exquis. Les voyageurs, très nombreux jusqu'à Munich et Vienne, n'étaient plus qu'une petite troupe, une fois la Hongrie passée. Je me rappelle un de ces voyages où, quittant Belgrade, nous étions cinq, exactement. Cinq personnes — de cinq nationalités — réunies dans le salon du train, autour de boissons rafraîchissantes, et délicieusement occupées à regarder le paysage (il faisait un chaleur extrême) en ne pensant à rien. Puis on causa. Il y avait, à peu de distance de la voie, un champ (nous venions d'entrer en Bulgarie) où des paysans travaillaient, penchés sur des salades. « Ah ! manger ce soir une salade fraîche, m'écriai-je, ce serait une chose admirable ! » Le chef de train passait à ce moment. Un voyageur lui dit le désir que je venais d'exprimer. L'homme sourit avec déférence, et bientôt le train, adroitement lesté, devenait plus lent encore, s'arrêtait... et nous en voyions descendre le cuisinier. Il avait fait stopper en pleins champs l'Orient-Express pour nous acheter un peu de salade !

Je me gardai bien alors de raconter l'anecdote. Le cuisinier eût été mis à la porte de la Compagnie ; le mécanicien du train peut-être aussi, et c'eût été pour moi un gros remords. Mais mon histoire de salade est maintenant vieille d'un peu plus de vingt ans, et les deux hommes à qui mes quatre compagnons de voyage et moi dûmes le régal de cette verdure fraîche mangée, un soir de canicule, en terre d'Orient, ne courent plus aucun risque à me la voir raconter.

Et je compare... Je pense au train que je prendrai tout à l'heure, au milieu de la foule qui le prendra aussi. On s'y écrasera. On s'y détestera avec politesse. On aura hâte d'en descendre, de fuir les voisins qui vous auront encombré de leurs paquets et aussi ces instables passagers qui ne sont heureux que debout, dans les couloirs, empêchant l'air frais d'arriver, le paysage d'être vu, forment écran dans un sens, barricade dans l'autre, et obligent une pauvre femme qui veut s'éloigner de sa place cinq minutes à ne le pouvoir faire qu'à condition de comprimer au passage je ne sais combien de dos et de poitrines qu'elle ne connaît pas !

Ces trains « de guerre » sont cruels comme des trains de plaisir. Plus rares, cette année, qu'ils ne l'étaient aux vacances dernières, ils vont devenir, à mesure qu'on y affluera, plus redoutables encore, et c'est avec une sorte d'inquiétude que je me prépare à y monter.

D'où vient cette phobie que j'avoue et à laquelle sont sujettes, d'ailleurs, tant de personnes ? Pourquoi telle femme éprouve d'agitation et de bruit, et qui adore la cohue du théâtre et du bal, le champ de courses où l'on se bouscule, le magasin de nouveautés où l'on s'écrase, le restaurant à la mode où l'on fait queue, ne se sent-elle heureuse, en voyage, que dans le compartiment où personne ne monte ? Il faudra qu'un psychologue m'explique cela.

SONIA.

La Bête de l'Apocalypse

Les plus savants exégètes se sont perdus en conjectures sur la Bête de l'Apocalypse, le monstre symbolique qui doit souiller le monde à l'avènement de l'antéchrist.

Or, voici une explication. Elle est ce qu'elle est. On en pensera ce qu'on voudra. C'est un lecteur d'un grand journal italien qui l'a trouvée. Il est sur le front russe. Et, pendant quelques semaines, il put garder l'esprit assez libre pour étudier l'Apocalypse — ce qui n'est pas extrêmement surprenant — ce qui n'est pas extrêmement surprenant. Il a vu que, dans le texte de saint Jean, la Bête est souvent désignée par le nombre 666. Or, ayant décomposé lettre par lettre le nom « du plus grand maléfacteur de l'univers », et ayant remplacé chacune de ces lettres par le chiffre de leur rang dans l'alphabet (a=1 ; b=2 ; c=3, etc.), il a pensé en outre à ajouter à chaque lettre le chiffre 6. Puis il a additionné le tout. Et qu'a-t-il obtenu ? Justement le nombre apocalyptique, justement 666.

De peur que cette explication ne semble pas très claire, nous « poserons », comme on dit, l'opération :

K	11	6
A	1	6
T	9	6
S	19	6
E	5	6
R	18	6
	66	6

Donc, la Bête de l'Apocalypse est le kaiser. Il est probable que l'ingénieux lecteur du journal italien aura désormais des soucis plus pressants que d'identifier la Bête de l'Apocalypse. Et en le louant d'avoir trouvé un tel emploi de ses loisirs sur le front russe, félicitons-nous que ces loisirs soient terminés, ainsi que l'annonce de glorieux succès dépeints.

Les pauvres hommes

À cet moment où la Chambre des notaires n'envisage pas sans inquiétude l'entrée des femmes dans la carrière du notariat, il est plaisant de signaler cette anecdote.

Peut-être la connaissez-vous. Il s'agit d'un des dames auxiliaires qui prennent leur repas à la cuisine de l'administration. Elles se plaignent amèrement de ce que les pommes de terre qu'on leur sert sont à peine grillées et de ce que les haricots verts sont « sous de gros fil ».

Or, on vient de leur donner une explication assez piquante. Si les légumes en question sont aussi mal apprêtés c'est qu'on en charge un homme, et un homme qui, dans le civil, est avoué. Et ce notaire mécontent se réjouit, humblement, d'être capable de gratter des pommes de terre et d'endosser le fil des haricots de façon satisfaisante.

Cependant, nous aurons bientôt des femmes notaires. Et ce sera une preuve de plus que la femme peut, dans presque tous

les cas, remplacer l'homme, la réciproque n'est pas vraie.

Toutefois, peut-être pourrait-on charger les notaires d'élever, et l'une des dames auxiliaires d'épauler les pommes de terre.

La santé des plaideurs

Aujourd'hui, peut-être demain encore, et votre après-demain, n'allez au Palais de justice que si vous vous tenez en parfaite santé. En effet, le médecin du palais ne peut guère venir au palais. Les séances secrètes s'ouvrent de bonne heure et se terminent tard. Un député doit être à sa séance secrète. Et le médecin du palais est dépeuplé.

Il y a deux jours, un fonctionnaire du greffe tombe dans l'escalier et se blesse. Il a fallu le mener à l'Hôtel-Dieu.

Hier, un officier blessé, appelé en témoignage, s'est senti indisposé. On l'a mené également à l'Hôtel-Dieu.

Il y a autant de mémoires à la Chambre qu'à l'Hôtel-Dieu, mais l'Hôtel-Dieu est plus près.

Gamache, escroc

Nos lecteurs n'ont pas oublié le chauffeur Anna Biscaye qui se promène dans un château de l'Alsie le milliardaire américain James Slater.

Nos lecteurs savent que ledit Anna Biscaye s'entendait à dépenser les deniers et même les dollars d'autrui. Mais ils ignorent peut-être que le coquin joua au vol et à la séquestration un autre méfait : il ne tint pas la moindre compte des « restrictions ».

L'instruction que poursuit le parquet de Gannat nous révèle le menu du repas de nocce d'Anna Biscaye et d'Anna Rossmale.

Or, cela se passait sous le ministère d'Herriot, et quoique mangé au restaurant n'avait droit qu'à deux plats : aucune exception n'était faite en faveur des nouveaux mariés. Voici cependant le repas qu'Anna Biscaye s'offrit, à Toulouse, dans un restaurant du quartier Lafayette : « Consummé riche Lafayette en tasses ; petites frites ; soupe de légumes ; truite saumonée à la Nèze ; sole de Poissac favorable ; sorbets ; neige au cherry Lapostolle. »

« Volaille de Bresse sur canapé ; truffes en cocotte au pommarin ; asperges sauce vierge ; bombe Lafayette ; petits fours des Alpes ; corbeille de fruits. »

« Vins : Château Yquem 1809, Château Pape-Clement 1909, Xérès, Misa, Clos-Vougeot, Pomme d'Or américain, Veuve Clicquot. »

« Café finé Napoléon, Grand Marnier 1830, Anisette rose de Hollande. »

Il n'en faut pas conclure que tous ceux qui mangent de la viande le lundi et le mardi sont capables de dévorer les milliardaires américains.

Littérature dramatique

Les *Ecrits sur le théâtre*, le livre que publie Henry Bataille chez Georges Crès et Crès, est d'une science parfaite et d'un art achevé. On y retrouve les dons du maître dramaturge, observateur subtil et poète passionné. L'auteur y expose les lois du théâtre et poursuit son analyse depuis Shakespeare jusqu'aux contemporains. C'est un document précieux sur la littérature dramatique.

Les aveux de la statistique

Herr Arnold Steinmann-Bucher vient de faire paraître, à Stuttgart, une brochure qui porte comme titre : *La richesse pointuelle en Allemagne*, dans laquelle il examine, entre autres, les gains des soldats du kaiser au cours de la guerre actuelle.

À la page 76, il reproduit la statistique dressée par la direction des postes de Dresde concernant les sommes expédiées en Allemagne par les soldats qui sont sur le front. Une seule division saxonne de la réserve au-

rait envoyé pendant le mois de septembre 1914, dix mille mandats-poste représentant une somme totale de 192.000 marks, et pendant le mois d'octobre de la même année vingt mille mandats représentant 807.000 marks.

Cet esprit d'économie est, sans aucun doute, fort louable. Seulement, voilà ! Un économiste italien s'est amusé à calculer à combien se monte la paye d'une division allemande, et il a découvert qu'elle ne dépasse pas 150.000 ou 100.000 marks par mois.

Il est de toute évidence, donc, que les sommes dont Herr Steinmann-Bucher se montre si fier ont été volées par les justes et honnêtes soldats allemands, amis de la petite patrie.

Sucre roux

Les épiciers viennent de recevoir l'ordre de ne vendre que du sucre roux aux porteurs de tickets de sucre pour coutures. Et l'on peut prévoir que cette décision amènera une diminution considérable dans le nombre de gens qui pensent faire en juillet des coutures — avec du sucre blanc.

Il est vrai que le sucre roux, sans doute parce qu'il est bon marché, est traité sans ménagements par les épiciers mêmes. Dans bien des boutiques, le sac plein de sucre roux demeure largement ouvert, près de la porte. Il s'agit d'un client maladroit en fait, en passant, tomber un peu, l'épicière se précipite et avec une pelle ramasse ce sucre roux tombé à terre et le remet dans le sac.

Une dame, le matin, carminée, de ce petit dialogue a demandé :

— C'est en le sucre pour les confitures ?

L'épicière a répondu : « Oui » le plus naturellement du monde.

Mais la dame n'en a pas acheté.

Que faire ?

Il existe un petit objet d'usage très courant qui devient fort mal vu... Vous savez, un de ces petits objets qui font dire : « En temps de guerre, est-ce qu'on ne devrait pas se passer de cela ? »

Vous pensez déjà à quelque bibelot féminin. Non, cherchez d'un autre côté. Les coupables sont en la circonstance les hommes ; et les voix qui protestent avec acrimonie sont des voix féminines — naturellement !

Peut-on, alors que M. Loucheur proclame l'aggravation de la crise de l'essence, peut-on se servir de briquet ?

Car il s'agit du modeste petit briquet avec lequel nous allumons nos cigarettes ! Sans doute, il consomme très peu d'essence ; mais l'on nous objecte qu'à l'heure actuelle la plus faible quantité de ce précieux liquide doit être ménagée.

Alors, nous renoncer au briquet, et allumer nos cigarettes avec des allumettes ? Nous avons bien entendu parler aussi d'une crise des allumettes...

Quel dommage que nous ne puissions pas mettre nos cigarettes dans la marmite norvégienne et les en retirer tout enflammées !

LE PONT DES ARTS

M. A. David-Bancel publie, dans *La Grande Revue*, une étude sur la reconstruction des villes détruites, qui englobe tous les problèmes mis en cause par cette urgente question.

Sur le même sujet, on lira avec un intérêt ému le beau livre de M. Léonard Vaillant : *La Maison des Peuples de France*, illustré de 80 dessins de M. André Vigne, architecte en chef des monuments historiques. L'auteur y décrit merveilleusement le type, l'âme des maisons de Picardie, d'Auvergne, d'Alsace, de Champagne, de Lorraine, d'Alsace et donne les moyens pratiques de les restituer au sol français dont elles parcourent le caractère.

J. LE VILLEUR.

CHAT ÉCHAUDÉ...



LE KRONPRINZ (au Kaiser qui prépare un nouveau discours).
— Pour l'amour de Dieu, je vous en prie, papa, faites attention cette fois-ci, et ne traitez pas l'armée américaine de « misérable petite armée ».

(Punch)

LES CONTES D'EXCELSIOR

LORD HURRICANE

Le Bain

PAR

A. LARISSON

Quand je me trouvais au chaud, dans la chambre claire et confortable où lord Hurricane m'avait fait conduire, j'examinais ma situation et dus convenir qu'elle n'avait rien de tragique. Être invité à dîner à bord d'un yacht armé en guerre, s'attarder à table, s'apercevoir brusquement qu'on a appareillé et qu'on se trouve au milieu de la Manche, trouver une chambre parfaitement commode pour s'y coucher, cela n'est pas une infortune qui ne se puisse supporter. Je me déshabillais donc philosophiquement, quand le valet de chambre apparemment préposé au service de ma personne vint s'informer si le gentleman ne souhaitait pas un bain.

Tout aussitôt j'entendis l'eau jaillir dans la baignoire du cabinet de toilette contigu à la chambre et, quelques minutes après, je m'étendais avec béatitude dans l'eau fumante en pensant avec une horreur délicate à la nuit froide qui régnait sur le pont, à la pluie glaciale et au vent cruel. Si le bonheur est fait de contrastes, je goûtais quelques minutes de bonheur parfait. Combien ? Je ne sais au juste. Mais il n'y avait pas très longtemps que je me laissais aller au bercement de l'eau, mollement balancée dans la baignoire par le roulis, quand je passai brusquement du plus paresseux des rêves au plus atroce cauchemar.

Il me sembla que l'*Anadyomène* venait de stopper, ce qui est toujours une sensation désagréable, en mer, quand on ne sait pas ce qui se passe sur le pont. Mais ce dont je fus parfaitement sûr, c'est de ressentir un choc sourd qui ébranla toute la coque. Un silence de stupeur parut planer sur tout le navire. Puis j'entendis des cris, des commandements, des pas précipités sur le pont, et ce bruit, caractéristique pour les oreilles de marins, de garants de canots dont on retourne les grâces sur le pont. Pas de doute ! Nous étions torpillés !

Entre le moment où j'en eus la sensation très nette et celui où je me trouvais sur le pont, vêtu de ma seule pudeur, et prenant sous la pluie la plus rigoureuse douche écossaise qu'on ait jamais osé administrer au pire neurasthénique, il ne dut s'écouler que le temps nécessaire à un être sauvage poussé par l'instinct de la conservation pour franchir une vingtaine de mètres dans une ruée désespérée. Je m'orientai. À travers la nuit épaisse de pluie, un projecteur dardait son faisceau éblouissant sur la mer bouillonnante et déferlante ; il éclairait un canot et la coque d'un sous-marin d'un volier sombre. Un autre canot était déjà le long du bord, et des hommes épuisés se hissaient péniblement par les échelles de cordes, arrivaient sur le pont ; je me trouvais au milieu d'eux. Quant à l'*Anadyomène*, un coup d'œil m'avait suffi pour me rendre compte qu'elle flottait parfaitement bien, sans bande ni gîte, et s'élevait légèrement à la lame. Je respirai, rassuré, et du même coup sentis les morsures du froid me déchirer de toutes parts. Il m'était facile de comprendre ce qui venait d'arriver : nous avions dû frô-

(Voir Excelsior des 30 mai, 13, 19, 26 juin.)

Partie manquée.

Samedi soir, rue de la Paix. Leur grand carton balloté sous le bras, elles bavardaient avec animation et riant aux éclats, sans même remarquer les vieux messieurs qui se retournent complaisamment à leur passage. C'est qu'il s'agit de s'entendre sur la partie de campagne projetée pour le lendemain ; et ce grave problème ne peut être résolu sans une sévère discussion. L'après-midi, cependant, se fait place à l'Opéra, devant la station du Métro ; on ira canoter sur la Marne, puis se reposer un peu en valsant chez Covert. Le cœur en fête, elles entrent alors résolument dans la foule qui se presse.

Dimanche matin, rue Leprieux, Marguerite, fraîche et souriante, s'en vient quérir son amie. Mais quelle est celle plaisanterie ! Louise, qui devait être prête à l'heure dite, est encore au lit. « Malade ? » — « Hélas ! oui. » Et, à travers ses larmes, Louise explique : « Hier je ne me doutais de rien, je m'attendais rien de fâcheux ; et ce matin, lorsque je me suis réveillée, j'avais la migraine, mal aux reins, enfin j'étais indisposée. Tu penses si je suis malheureuse de voir notre belle partie manquée ; mais dans cet état... »

Marguerite partage d'ailleurs mieux le chagrin de son amie, qu'elle aussi va perdre ce beau dimanche. Elle blâme donc son imprévoyance : « Si c'était la première fois que cela t'arrive, je ne pourrais que te plaindre. Mais il est bien rare qu'on passe un dimanche continué avec toi. Au dernier moment tu es toujours quelque chose qui cloche. Je t'ai pourtant répété cent fois que tu sois, dans la même cas que toi, s'agit d'être enfin à l'heure des Philles Pink, et que, de ce jour, se soude la loi à plus cause la moindre inquiétude. Elle, qui n'est jamais bien fixée sur ses époques, les a vues venir avec régularité et passer sans le plus petit bobo. Je te comprends donc pas pourquoi tu ne veux pas faire comme les autres, mais pourquoi tu t'obstines à souffrir et à nous faire goûter ces beaux dimanches, quand il est si facile à ton âge d'être fraîche, gaie et bien portante. »

Un rayon de soleil qui vient se jouer sur la courbe de son front, Marguerite se sent un peu mieux. Elle ne trouve rien à répondre, mais promet à son amie de devenir une fidèle des Philles Pink.

Les Philles Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt, Pharmacie Galien, 24, rue Balbi, Paris 3, le 30 la boîte : 17 fr. 50 les 6 boîtes, franco, plus 9 fr. 10 de franchise postale.

Ayuntamiento de Madrid

Celui-là fait beaucoup qui fait bien ce qu'il fait, et il fait bien lorsqu'il subordonne sa volonté à l'utilité publique.

EXCELSIOR

On quitte difficilement une vieille habitude et nul ne se laisse volontiers conduire au delà de ce qu'il voit.

LES TROUPES AMÉRICAINES S'INSTALLENT DANS LEUR CAMP



UNE CUISINE EN PLEIN AIR. — PRISONNIERS TRAVAILLANT A L'AMÉNAGEMENT DES BARAQUES. — SOLDATS DÉFILANT DEVANT DES TERRITORIAUX

Le contingent américain arrivé en France ces jours derniers s'est installé provisoirement dans un camp aménagé spécialement à quelques kilomètres du port de débarquement. L'animation la plus pittoresque règne dans ce camp où les hommes se reposent de la traversée, en attendant d'être envoyés dans des camps d'instruction. Les voici faisant leur cuisine, regardant travailler des prisonniers allemands qui achèvent l'aménagement des baraquements et défilant dans le camp devant leurs camarades français territoriaux.

VIENT DE PARAÎTRE : LE DEUXIÈME NUMÉRO TRIMESTRIEL DE

femina

Jamais, ni en Europe ni en Amérique, un magazine aussi complet, aussi divers, aussi documenté et aussi artistique n'a été publié pour les femmes et les jeunes filles. C'est véritablement le modèle du genre. Tous les grands noms de la littérature, de l'art et de la mode y ont collaboré. Rendez-vous-en compte !

Editions Pierre Lafitte.
90 Avenue des Champs-Élysées.
Paris